

LA LITURGIE EST LE MOMENT OU DIEU AGIT

Que reste-t-il à dire de la réforme liturgique dix ans après la promulgation du *Motu proprio Summorum pontificum* ? Le Cardinal Müller, Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, et l'écrivain Martin Mosebach se sont prêtés à un débat sur le modèle des "disputes" à l'ancienne, modéré par Regina Finig et Oliver Maksin.

Un modérateur : Eminence, le Pape Benoît voulait que les deux formes du rite romain s'enrichissent mutuellement. Qu'est-ce à dire, concrètement ?

Cardinal Müller : Cet enrichissement mutuel doit consister à conserver, de façon claire, dans la liturgie, l'expression du mystère célébré, et à s'assurer que la liturgie ne devienne pas une sorte d'événement purement fonctionnel. Nous savons bien que dans la mise en œuvre de la réforme liturgique, tout n'a pas été appliqué comme les pères conciliaires l'avaient prévu. C'est pourquoi le pape Benoît, en attirant les regards sur la forme liturgique qui avait cours jusqu'en 1962, avait voulu provoquer certaines corrections. C'est ce qui a amené à se poser quelques questions sur la légitimité de certains éléments de la liturgie, comme par exemple la signification du geste de paix, et la pertinence de la forme qu'il prend dans nos communautés.

Un modérateur : Pouvez-vous donner des exemples de pratiques qui ne correspondent pas à la volonté des pères conciliaires ?

Cardinal Müller : Oui, par exemple le fait que des personnes font des choses uniquement pour impressionner d'autres personnes, en utilisant des symboles déjà existants ou nouvellement introduits. Certains se trompent du tout au tout en se voyant eux-mêmes comme auteur et sujet de cette suite de rites et de mots qui constituent la liturgie. Car la liturgie est action de Dieu : Dieu qui nous précède par sa grâce et nous permet d'entrer en sa présence. L'activisme a sévi aussi dans le domaine de la musique : tout instrument n'est pas adapté à la célébration liturgique. Le côté chaotique et vide de sens de certains styles musicaux ne sont pas en mesure de devenir "musique sacrée", car le mystère de la foi n'est ni chaotique, ni vide de sens.

Un modérateur : Monsieur Mosebach, les progrès attendus grâce à une application du *Motu proprio* se sont-ils réalisés ?

Martin Mosebach : Le pape Benoît s'est vu en réconciliateur. Les tenants de la Tradition, et les tenants de l'aile progressiste ont, chacun de leur côté, défendu l'idée qu'avec le Concile Vatican II et la réforme liturgique on en était arrivé à une réelle rupture avec la Tradition. Bien sûr, la doctrine n'avait pas changé : elle tenait ferme à la notion de sacrifice liturgique, mais dans la pratique, celle-ci était souvent abandonnée. Ce que nous célébrons aujourd'hui se décrit plutôt comme le repas du Seigneur. Le pape Benoît voulait dépasser cette confrontation, en parlant d'une herméneutique de la continuité : l'ancien et le nouvel Ordo composent un même rite, sous deux formes. Pour tous ceux qui en restent à ce qu'ils voient et entendent, il s'agissait là d'une thèse audacieuse. J'y vois plutôt une formulation diplomatique, destinée à favoriser la

guérison de la blessure causée par la rupture. Benoît XVI avait émis alors le souhait que l'ancien et le nouvel Ordo pourraient s'influencer l'un l'autre pour arriver, selon le modèle de la dialectique hégélienne, à une synthèse de l'ancien et du nouveau. Cela sous-entendrait, bien sûr, que l'ancien Ordo soit effectivement célébré en de nombreux endroits, sinon aucune confrontation fructueuse ne pourrait avoir lieu. D'autre part, il faudrait accepter l'idée que l'ancien Ordo ne peut pas être changé, et que ce soit donc le Novus Ordo qui se rapproche progressivement du caractère sacré de l'ancien pour que la parenté des deux formes puisse à nouveau être perçue.

Un modérateur : Ce que voulait donc le pape Benoît était moins un changement du rite, qu'un changement de mentalité à propos du rite ?

Martin Mosebach : Oui, c'est ainsi que je vois les choses. Ce qui lui importait, c'était le retour à une conception de la liturgie comme action divine, et non comme action humaine. Mais il ne voulait pas imposer cette vision des choses par décret, il se représentait plutôt ce processus comme un développement organique. Il aurait certainement été heureux de voir que des jeunes prêtres, entièrement formés dans le contexte du nouvel Ordo, se mettent à célébrer leur messe différemment après leur découverte de l'ancien Ordo, parce qu'ils auraient ressenti le besoin de mieux montrer qu'il ne s'agit pas de leur propre action, mais qu'ils ont à réaliser l'action de Jésus. Mais pour qu'une telle prise de conscience puisse avoir lieu, il faut des occasions, il faut que les prêtres et les séminaristes puissent apprendre la forme ancienne du rite.

Un modérateur : Vous avez dit un jour que Benoît XVI, en donnant par exemple la communion sur la langue, « avait misé sur la douce force de la vérité ». A quel degré estimez-vous la force de telles images ?

Martin Mosebach : Ces images ne prennent de la force que lorsqu'elles sont montrées suffisamment longtemps. Par ces exemples, le pape Benoît voulait amorcer une tendance. Mais cette tendance a fait long feu à cause de la soudaine démission du Souverain Pontife. Il faut bien se l'avouer : cette expérience de la douce force par l'exemple n'a pas encore vraiment débuté, et attend encore sa réalisation.

Un modérateur : Le pape François refuse une réforme de la réforme. Faut-il maintenant se résigner à attendre qu'un successeur de François en décide autrement ? Serait-ce la bonne attitude à adopter pour témoigner de son obéissance et de son respect à l'égard du représentant du Christ sur la terre ?

Martin Mosebach : La question du rite ne se règlera jamais totalement, car le noyau du christianisme réside dans le mystère d'un Dieu qui se rend présent au monde. Tout part de là : tout ce que l'Eglise peut exiger, enseigner, structurer, part de l'expérience de la présence réelle du Christ. Jésus ne voulait pas seulement que les hommes croient en Lui, mais il voulait aussi, qu'après son Ascension, ils puissent Le suivre au sein de communautés vivantes. Or c'est le rite qui crée la communauté, c'est pour cette raison

que Jésus l'a suscité. Voilà pourquoi on ne cessera jamais de discuter à propos de la tradition liturgique.

Un modérateur : Eminence, pourquoi le pape François est-il contre la réforme de la réforme ? Ou bien est-il simplement contre l'intitulé mais pas contre la chose en elle-même ?

Cardinal Müller : Lui-même ne s'est jamais exprimé officiellement dans ces termes, ce ne sont que des conclusions que certains échafaudent. Ceux qui se font ainsi les porte-parole du pape, le font de façon illégitime. Les réflexions de Benoît XVI sont toujours d'actualité et n'ont jamais été démenties. Le souci de la liturgie demeure une mission essentielle de l'Eglise. De tout temps il y a eu la tentation de célébrer la liturgie de façon routinière, et cela a toujours été dénoncé. C'est pourquoi il est toujours nécessaire de travailler au renouvellement intérieur de sa vie en s'abreuvant à la Source vivante.

Un modérateur : Restons-en à la notion de réforme. Ce n'est pas une voie à sens unique : que pourrait apprendre l'ancienne forme de la nouvelle ?

Martin Mosebach : Le mouvement en faveur de l'ancien rite est lui-même un mouvement de réforme. Les messes célébrées aujourd'hui selon le rite extraordinaire ne ressemblent pas forcément aux messes des années cinquante. La conscience liturgique a beaucoup progressé chez les tenants de l'ancien rite ; les laïcs le connaissent bien, et sont attentifs à ce qu'il soit célébré en entier, sans raccourci d'aucune sorte. Pour citer un exemple, je n'ai moi-même jamais entendu de chant grégorien pendant mon enfance à Francfort. En parlant de "participatio actuosa", de participation active, le pape S. Pie X voulait en arriver à ce que les fidèles participent à la messe de façon consciente, s'y préparent à l'aide de leur missel, dans lequel ils suivent aussi les prières du prêtre.

On trouve à présent très souvent une telle "participatio actuosa" chez les fidèles de l'ancien rite, même en l'absence de tout animateur liturgique. On peut aller jusqu'à affirmer que la reconquête de l'ancien rite a conduit à un renouveau. Mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne vois pas ce qui devrait passer du nouveau rite à l'ancien. Au contraire. L'un des rares éléments qui, en Allemagne du moins, avait été un trait d'union entre les deux formes du rite liturgique, était l'usage généralisé des cantiques. Mais les cantiques, malgré leur beauté, représentaient aussi un danger. La beauté n'est pas tout ! Ces cantiques, en effet recouvraient de grandes parties de la liturgie et rendaient impossible cette "participatio actuosa" si recherchée. Dans les célébrations actuelles selon l'ancienne forme, le chant grégorien a enfin repris sa place, et joue le rôle principal qui lui revient dans la liturgie catholique romaine. Le chœur et l'ensemble des fidèles chantent l'ordinaire et le propre latins. Que des prières essentielles, comme le Sanctus, ou le Gloria, puissent être remplacés par des cantiques, comme c'était souvent le cas avant la réforme et l'est encore parfois aujourd'hui, est une situation à présent totalement dépassée dans la célébration renouvelée selon l' "ordo vetus", et il ne saurait être question de revenir là-dessus.

Un modérateur : Vous ne seriez donc pas favorable à l'introduction des nouveaux saints du calendrier et des nouvelles préfaces dans l'ancien rite ?

Martin Mosebach : Il ne s'agit là que de petites accommodations disciplinaires sans importance particulière. Le caractère sacré de la célébration n'en serait pas affecté outre mesure. De tels ajouts seraient minimes et feraient partie du développement organique de la liturgie tel qu'il s'est toujours pratiqué.

Un modérateur : Monsieur Mosebach voit donc bien la réforme de la réforme comme un processus à sens unique...

Cardinal Müller : Le Christ est présent dans les deux formes de la liturgie ; mais dans quel esprit se fait notre participation ? Si nous célébrons la nouvelle forme de la liturgie dans l'esprit de foi et d'amour que nous enseignent les catéchèses et les introductions liturgiques transmises par les Pères de l'Eglise, les écrits du Moyen-âge ou des temps plus récents, nous pourrions très bien célébrer dans cet esprit qui est inscrit dans la structure fondamentale de la liturgie depuis le début, même si ce n'est pas dans le déroulement rituel précis de l'ancienne forme.

Mosebach : On dit souvent que la liturgie est indissociable de l'expérience de la diaconie et du martyr. Je viens de rencontrer en Egypte les familles des 21 martyrs coptes qui ont été décapités sur une plage de Lybie. Parmi ces gens, une vingtaine étaient chantres dans leur église, dont certains analphabètes, et ils étaient capables de chanter par cœur la grande liturgie copte qui dure trois heures. Ces gens-là vivent totalement de leur liturgie : la disposition au destin de martyr et la liturgie sont ici tellement indissociables qu'on est presque amené à penser qu'il y a un lien de cause à effet.

Un modérateur : Considérer que la vie quotidienne découle totalement de la liturgie est une idée devenue bien rare depuis le concile Vatican II, bien qu'on lise dans le texte de ce concile : « Le sacrifice eucharistique est la source et le sommet de toute la vie chrétienne ». De nombreux clercs se trouvent aujourd'hui dans la situation de ces jeunes moines d'Europe et des Etats-Unis réunis pour le Chapitre général des missionnaires bénédictins qui se posaient la question de savoir comment une chose qui se répète jour après jour pouvait en même temps représenter un sommet...

Cardinal Müller : Je ne vois là aucune contradiction. La source à laquelle je puise chaque jour ne perd pas pour autant sa nature, sa fraîcheur. Elle est l'occasion d'une rencontre vivante avec le Christ : le Christ est le Pain de la vie éternelle ; comment cela pourrait-il devenir lassant ? Je crois que le fait de fréquenter la messe en la considérant à travers le prisme des catégories psychologiques d'intérêt et d'ennui, est dans l'air du temps. Mais le Christ est venu pour nous sauver, et pas pour nous distraire. L'habitude de prendre une "journée sans célébration", pour se "reposer" d'une prétendue surcharge liturgique, c'est-à-dire de la fatigue d'avoir trop glorifié Dieu, d'avoir trop pardonné, d'avoir donné trop de sacrements, en dit long sur une incompréhension profonde du sacerdoce et de notre relation à Dieu en général. Relisons l'épître aux Hébreux (cf. He 13, 12-15) : par

Jésus, grand-prêtre de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, qui a sauvé le peuple par son propre sang, offrons à Dieu un sacrifice de louange, en tout temps...

Martin Mosebach : J'aimerais poser une question au cardinal Müller. La réception fréquente de la communion par les fidèles n'a été introduite que tardivement par le pape S. Pie X. Traditionnellement, on se préparait à cette réception par le jeûne, l'examen de conscience et la confession : d'abord la rémission des péchés, ensuite seulement la communion. La communion était un événement important. Pensons à ce qu'elle représente encore aujourd'hui dans la tradition orthodoxe. La communion fréquente a certainement porté des fruits, mais elle comporte aussi des dangers, comme l'a révélé le débat autour du problème des "divorcés-remariés". Ne pensez-vous pas que cette question de la fréquence de la communion sacramentelle ne se pose avec cette acuité que dans la mesure où, aujourd'hui, toute une communauté se présente à la table de communion comme un seul homme, sans le moindre état d'âme ? N'est pas très réducteur que de considérer comme seul obstacle à la réception de la communion, un manquement à l'enseignement de l'Eglise concernant le mariage ? Si tous les fidèles ressentaient les choses comme moi, la moitié de la communauté devrait rester à sa place lors de la distribution de la communion : l'agressivité, l'avarice, la haine, le mensonge ne sont-ils pas tout autant des obstacles à la réception de la communion que les situations de vie désordonnées ?

Cardinal Müller : comme aussi les campagnes qui détruisent la réputation de certaines personnes.

Martin Mosebach : Oui, par exemple, et ce, en toute bonne conscience. Je pense à cette histoire qui s'est déroulée à Naples : un enfant a été tué lors d'un règlement de comptes entre mafieux ; lors de son enterrement le prêtre a dit aux personnes présentes : je ne vais pas vous distribuer la communion aujourd'hui, car vous tous, vous êtes au courant de ce qui s'est passé et même, d'une manière ou d'une autre, vous êtes mêlés à cette affaire. La réaction fut vive : comment un prêtre peut-il refuser de donner la communion à un fidèle ? C'est un exemple un peu brutal, mais qui a l'avantage de faire comprendre ce que signifie préparation et condition préalable à la réception d'un sacrement. La vénération du sacrement passe aussi par une préparation sérieuse, par un questionnement sérieux : suis-je prêt ?

Un modérateur : Cela signifierait la nécessité de changer la pratique de la confession ?

Cardinal Müller : Oui, les consciences doivent être aiguisées, de façon à évacuer l'idée qu'aller communier serait une évidence. J'ai connu un pasteur calviniste, dont la croyance en la transsubstantiation n'atteignait même pas le niveau de compréhension de Luther, mais qui n'admettait pas à la Sainte Cène des paroissiens connus pour leurs querelles de voisinage. Une telle attitude n'est pas à comprendre comme une quelconque humiliation, ou un abus de pouvoir, mais bien comme une aide offerte aux fidèles.

Un modérateur : Vous partagez tous les deux l'idée que la notion de sacré a été perdue au cours de ces 50 dernières années. Mais vous, M. Mosebach, vous diriez sans doute que la réforme liturgique porte ici une part de responsabilité, tandis que vous, Mgr Müller, vous diriez sans doute que ce sont les abus liturgiques passés et présents qui conduisent à cette situation. M. Mosebach, la réforme liturgique est-elle responsable de la perte de la prise de conscience du sacré ?

Martin Mosebach : La réforme liturgique est moins la cause que la conséquence d'une perte du sens liturgique déjà présente plusieurs décennies avant la réforme du missel. Dans de nombreux séminaires existaient à cette époque de grandes salles comportant des "cabines à messe" où les pères célébraient individuellement leur messe matinale, derrière des rideaux, comme dans les cabines de massages des instituts de soin. La messe était devenue un exercice dont il fallait s'acquitter rapidement ; un exercice perçu comme un obstacle avant le début de la journée de travail. Le mouvement liturgique, pour sa part, alimentait un certain archéologisme, une recherche "scientifique" d'une forme originelle de la messe, que le pape Pie XII avait dénoncée de façon aussi insistante qu'infructueuse. Même avec les messes expérimentales au Château de Rothenfels avec Romano Guardini, le sentiment de l'intangibilité de la liturgie s'était émoussé. Or le terme "sacré" signifie bien intangible.

Un modérateur : Monsieur le Cardinal, seriez-vous en accord avec cette analyse ?

Cardinal Müller : Les racines de la crise sont en effet bien plus profondes. Joseph Ratzinger avait déjà parlé de la crise de l'idée de sacré dans la conscience du monde moderne. L'avènement du capitalisme au début des temps modernes, le passage d'une économie naturelle à une économie de l'argent, a modifié toute la mentalité de l'homme : tout peut s'acheter, même la grâce qui a pu devenir le jouet du trafic des indulgences. L'idée de Dieu est comprise de telle manière qu'elle n'a plus rien à voir avec la réalité de l'Incarnation ; Dieu est un projet spéculatif idéal ; Dieu est perçu comme une réalité fonctionnelle conçue pour maintenir la vie morale. Cela n'a rien à voir avec le vrai Dieu, qui entre dans notre histoire, prend notre chair, meurt sur la Croix pour nos péchés et ressuscite des morts en sa chair, revient pour juger le monde avec miséricorde et justice et nous établir dans la vie d'amour du Dieu trois fois saint. Seule une sensibilité retrouvée pour les mystères de la sanctification et de la justification de l'homme, pour sa dignité et sa vocation divine à vivre en la présence éternelle du Dieu-amour peut ouvrir nos cœurs et nos esprits à la surabondante richesse de sa grâce qui nous est rendue accessible dans la liturgie et les sacrements.

Un modérateur : Le document *Ecclesia Dei* prévoit que les jeunes prêtres apprennent à célébrer l'ancien rite. Mais les directives parues en décembre 2016 pour la formation des prêtres ne reprend pas ce sujet. L'Eglise ne joue-t-elle pas là sa crédibilité, en particulier aux yeux des jeunes générations relativement favorables à la tradition ?

Cardinal Müller : Difficile de répondre... Il faut dire que dans les séminaires, les jeunes gens sont confrontés à tant de nouveautés, que d'un point de vue pragmatique il faut se montrer satisfait lorsqu'ils arrivent à bien connaître le nouvel ordo, surtout que souvent ils ne sont pas encore vraiment ancrés dans leur vie chrétienne, leur vie de prière, dans la connaissance et la pratique de leur foi.

Un modérateur : **L'étude de l'ancien rite serait-il alors adapté aux étudiants plus avancés ? Il arrive que des personnes soient justement émues par la liturgie latine alors qu'ils n'avaient pas trouvé d'attirance particulière pour le nouveau rite. La rencontre avec l'ancien ordo ne devrait-elle être le point de départ d'une évolution plutôt que son aboutissement ?**

Cardinal Müller : Dans la pratique, ce serait difficile. Il faudrait élaborer des schémas d'évolution, qui ne réduisent pas les choses à un simple parallélisme sur le thème : aujourd'hui on fait ainsi, demain on fera autrement.

Martin Mosebach : Aujourd'hui comme-ci, demain comme ça : non, cela ne peut pas conduire à une cohérence spirituelle. Et cela ne serait même pas réalisable : l'ancienne forme demande beaucoup trop de connaissances et de préparation pour n'être célébrée qu'occasionnellement. Son déroulement normal est celui de la grand-messe pontificale ; en dehors de cela, le déroulement de l'ancienne forme prend appui sur cette grand-messe et n'est compréhensible qu'en référence à cette grand-messe. Une formation liturgique poussée est absolument nécessaire à la survie de l'ancienne forme. Mais, même un jeune prêtre qui déciderait d'en rester à la nouvelle forme, devrait bien connaître l'ancien Ordo. Pour comprendre l'architecture et l'agencement de nos vieilles églises, il faut connaître le rite en vue duquel elles ont été construites. Un rite ne développe pleinement une force de conviction irrésistible que pour ceux qui l'ont vraiment compris. J'en fais régulièrement l'expérience : le rejet de l'ancien Ordo repose pour une grande partie sur l'ignorance.

Un modérateur : **Savoir beaucoup de choses à propos de cet ancien rite n'est pas une chose aisée par les temps qui courent, alors que les catholiques allemands en sont toujours, par exemple, à attendre une traduction du Missale Romanum. Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression que, même cinquante ans après la réforme liturgique, les questions liturgiques ne se sont toujours pas libérées des enjeux de pouvoir et de politique internes à l'Eglise...**

Cardinal Müller : Cela n'est pas nouveau. De tout temps les questions de pouvoir ont pris le pas sur les la recherche de la vérité. Quoiqu'il en soit, je préférerais que les candidats au sacerdoce, et le plus possible de laïcs soient déjà capables de prier avec les chants latins comme le Gloria, le Credo, le Sanctus, l'Agnus Dei et le Pater Noster. Les occasions seraient en effet nombreuses et variées d'utiliser ces prières fondamentales aussi en langue latine pour prier et chanter : qu'on pense aux voyages à l'étranger, y compris à Rome. Autrefois, la majorité des catholiques pouvaient répondre au prêtre en latin. Les nombreux servants de messe avaient appris toutes ces prières par cœur. Le

fossé séparant le langage quotidien et le latin pratiqué à l'église n'était pas insurmontable : on était familiarisé avec ces formes et cette langue, et on pouvait s'aider de son missel. Beaucoup de malentendus trouvent leur origine dans l'impression que la liturgie d'avant 1962 et la liturgie d'après la réforme reposeraient sur des systèmes théologiques, voire doctrinaux, radicalement incompatibles. Pensons à l' "école de Bologne" : ce courant, en insistant sur ces expressions ô combien malheureuses de "foi anté-conciliaire" et "foi post-conciliaire", a contribué à propager l'idée, hérétique, qu'un concile peut et doit susciter une église autre, ayant changé sa doctrine et son enseignement. Mais aucun changement de doctrine ne se cache derrière ce Concile : le contraire aurait eu pour conséquence de détruire toute idée de continuité et de tradition dans l'Eglise. Ce n'est pas un hasard si Saint Irénée a déclaré que les dogmes ne sont pas différents en Germanie, en Syrie ou en Libye. La foi unit les peuples et les langues dont ils usent pour louer Dieu. Une seule foi et un seul culte parviennent à surmonter les frontières et ne peuvent en aucun cas justifier des particularismes nationaux. A méditer par certains qui pensent que les Conférences Episcopales pourraient établir leur propre confession de foi et triturer les sacrements pour de soi-disant raisons pastorales ! Il peut y avoir des différences, mais elles ne peuvent pas toucher les éléments qui constituent la foi et la vie sacramentelle.

Un modérateur : La doctrine de la foi est incontestablement la même partout. Mais ne faut-il pas reconnaître que, dans leur principe, les deux formes du rite romain reposent sur des idées différentes, l'une étant peut-être plus verticale, l'autre plus horizontale ?

Cardinal Müller : Du point de vue théologique, il est possible de retravailler certaines choses, par exemple dans les explications de la messe. Mais la foi est une, le baptême est un. De plus, les formulations obtenues ne sauraient être arbitraires. Le baptême exprime le fait que nous devenons des enfants de Dieu. Les rites du baptême peuvent présenter quelques différences concrètes, mais sa structure sacramentelle propre nous est donnée par le Christ et le Christ parle d'eau, et d'immersion. De même il n'est possible de célébrer l'Eucharistie qu'avec du pain et du vin, parce que le Christ l'a ainsi institué. Chaque sacrement possède ainsi sa structure de base, qui n'est pas laissée à notre propre appréciation.

Un modérateur : Vous parlez du côté matériel des choses. Qu'en est-il de la structure et de la représentation rituelles ? Quelles idées différentes se cachent derrière ?

Cardinal Müller : Elles ne sont pas si différentes que cela, je crois. La liturgie de la Parole et l'Eucharistie avec ses trois parties que sont la préparation des dons, la prière de consécration et la distribution de la communion se retrouvent comme structure commune dans tous les rites occidentaux et orientaux : le noyau en est l'institution par Jésus lui-même. Justin avait décrit cette structure dès le 2^e siècle de notre ère : "le pain et le vin sont apportés au célébrant ; puis, après les lectures tirées des Ecritures

apostoliques, le pain et le vin sont distribués aux fidèles”. Le plus ancien témoignage de ce double aspect de la liturgie – liturgie de la Parole et le saint sacrifice – qui pourtant ne constitue qu’un seul acte liturgique, est celui des pèlerins d’Emmaüs (cf Constitution sur la liturgie n°56). Et cette structure fondamentale – annonce de la Parole de Dieu, présence sacramentelle constituée par la préparation des dons, la consécration et la communion – n’est pas à notre libre disposition.

Martin Mosebach : Oui, mais cela s’est tout de même produit. Et pas seulement dans le cadre de l’ “école de Bologne” que vous évoquiez, mais partout en Allemagne, en France, aux Etats-Unis.

Cardinal Müller : Les gens qui font cela sont responsables du déclin de l’Eglise dans certains pays. La Hollande, ou très clairement la Belgique, sont des exemples montrant à quoi aboutissent ces formes de théologie qui ne sont plus en accord avec la foi catholique.

Martin Mosebach : Ces changements s’expriment par des formes culturelles qui ne s’éloignent pas vraiment de ce schéma que vous avez précisé, mais où, par un accent plus ou moins légèrement déplacé, on en arrive à tout autre chose. La querelle liturgique dans l’Eglise n’aurait pas eu un si grand retentissement si les efforts des tenants de la tradition visant à faire survivre l’ancienne forme du rite n’avaient pas été balayés de façon aussi catégorique, en favorisant ainsi l’émergence d’un soupçon : sans toujours se l’avouer, la réforme ne chercherait-elle pas en effet obtenir tout autre chose ? On s’est mis à penser que pour les réformateurs, la survie de l’ancien rite représentait un danger pour leur propre projet : projet qui consisterait à convaincre l’Eglise d’accepter une nouvelle théologie eucharistique, sans qu’on en prenne vraiment conscience. D’ailleurs, ce schéma est précisément celui qui a conduit à l’introduction du protestantisme en Suède et en Angleterre. Les intellectuels ont parfois du mal à comprendre qu’en matière de sacrements, la pratique est tout aussi importante que la doctrine. A lire les textes du Concile, l’Eglise reste fidèle à la Tradition, mais concrètement, la réalité était souvent, et est encore, tout autre. Et cette réalité pèse beaucoup plus lourd que les enseignements lorsqu’il s’agit de la formation des consciences. C’est pourquoi aussi la question de savoir si les catholiques et les protestants peuvent communier ensemble est une question déjà dépassée dans de nombreux endroits où la Sainte Cène protestante et l’Eucharistie catholique sont à peine différenciables.

Un modérateur : **Vous avez invoqué la structure fondamentale des sacrements comme preuve de continuité dans le processus du développement liturgique. Mais vous avez aussi, M. Mosebach, rappelé que pour de nombreuses personnes, les visées de la réforme liturgique semblent tenir en trois notions : désacralisation, protestantisation, et démocratisation anthropocentrique. Comment pouvons-nous sortir de cette tension ?**

Martin Mosebach: J’ai pour ma part une revendication a minima, dont je sais qu’elle est en même temps une revendication a maxima. Ce serait un immense progrès en vue de la

reconquête du sens liturgique, si l'on décidait de suivre les recommandations de Benoît XVI pour renouer avec la célébration vers l'Orient, vers le Christ qui vient. L'illusion anthropocentrique qui s'établit lorsque le prêtre fait face à la communauté serait alors gommée. L'acte d'adoration d'une part, et celui de la réception de la bénédiction venant du haut de l'autel retrouveraient alors leur véritable expression. Et de nombreux autres trésors de la Tradition viendraient alors comme s'accrocher, se regrouper autour de ces gestes de façon toute naturelle. Nous savons tous ici que le changement d'orientation du prêtre à l'autel n'était pas prévu dans le Missel de Paul VI. Il ne devrait donc pas y avoir de problème à retrouver l'ancienne orientation : cela ne changerait presque rien, mais cela changerait tout.

Cardinal Müller : Mais il subsiste des obstacles psychologiques. On dirait : le prêtre nous tourne le dos, alors qu'auparavant il nous faisait face. Lorsque mes parents et moi-même assistions à l'ancienne messe autrefois, il ne serait venu à l'idée de personne de dire : le prêtre nous tourne le dos. Cette impression n'est apparue qu'avec la forme actuelle du rite : il nous tournait le dos, et maintenant il se tourne vers nous. Mais dans le contexte de la messe telle qu'elle est célébrée aujourd'hui, la question n'est pas là : l'intention est de mettre plutôt l'accent sur le fait que l'autel, donc le Christ, est au milieu, et que le prêtre, depuis l'autel, représente le Christ aux yeux des fidèles. Mais voilà, concrètement, cela ne se passe pas ainsi : les fidèles ne voient pas pour autant en leur évêque ou leurs prêtres la présence du Grand-prêtre qu'est le Christ (cf. Constitution sur la liturgie n° 41), mais plutôt un animateur qui, là devant, joue au régisseur pendant que les fidèles, comme s'ils étaient au théâtre, suivent l'action et jugent l'acteur. Malgré tout, même dans la forme actuelle de la liturgie, il est possible de ne pas confondre le prêtre avec un acteur chargé de me distraire, et de reconnaître en lui Celui qui annonce la Parole de Dieu et communique son Salut. Et ce, indépendamment de l'orientation de la célébration. Nous n'avons pas seulement à faire preuve d'une participation active extérieure, mais à entrer véritablement dans l'attitude oblatrice du Christ.

Un modérateur : **Mais vous ne vous associez pas à la revendication de M. Mosebach ?**

Cardinal Müller : Dans la situation actuelle ce serait difficile à mettre en place. Et l'effet spirituel attendu ne serait sans doute pas au rendez-vous à cause de toute cette incompréhension. Il conviendrait tout d'abord de faire comprendre que l'essentiel n'est pas cette alternative dos/visage. L'essentiel n'est pas le fait que le prêtre se tourne vers nous ou non, mais la possibilité d'expérimenter le fait que Dieu se tourne vers nous, et que, par le Christ et dans l'Esprit Saint, nous puissions entrer en présence de Dieu.

Martin Mosebach : En conclusion, il faut davantage d'initiation, davantage de formation, davantage de préparation.